Bâtiments et décors : nouvelles recherches sur l'architecture antique en Asie Mineure

Buildings and decors: new research on ancient architecture in Asia Minor

Jacques des Courtils

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/139>

DOI : 10.4000/perspective.139

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 309-314

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Jacques des Courtils, « Bâtiments et décors : nouvelles recherches sur l'architecture antique en Asie Mineure », *Perspective* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 01 octobre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/139> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.139>

Bâtiments et décors : nouvelles recherches sur l'architecture antique en Asie Mineure

Jacques des Courtils

– Elaine K. GAZDA, Diana Y. NG éd., *Building a New Rome: The Imperial Colony of Pisidian Antioch (25 BC-AD 700)*, (Kelsey Museum publication, 5), Ann Arbor (Michigan), Kelsey Museum of Archaeology, 2011. 220 p., 168 fig. en n. et b., DVD. ISBN : 978-0-97418-734-1 ; \$35 (27 €).

– Veronika SCHEIBELREITER-GAIL, *Die Mosaiken Westkleinasiens: Tessellate des 2. Jahrhunderts v. Chr. bis Anfang des 7. Jahrhunderts n. Chr.*, (Sonderschriften des Österreichischen archäologischen Institutes in Wien, 46), Vienne, Österreichisches Archäologisches Institut, 2011. 712 p. ISBN : 978-3-90030-560-4 ; 139 €.

– Bonna Daix WESCOAT, *The Temple of Athena at Assos*, (Oxford Monographs on Classical Archaeology), Oxford, Oxford University Press, 2012. 344 p., 212 fig. en coul. et n. et b. ISBN : 978-0-19814-382-6 ; 110 £ (136 €).

Inaugurée au XVIII^e siècle par l'expédition des *Dilettanti*, la recherche sur l'architecture antique de l'Asie Mineure est encore aujourd'hui d'une grande vitalité. L'exceptionnelle prospérité culturelle qu'a connue cette région tout au long de l'Antiquité gréco-romaine en a fait un champ d'étude inépuisable et en constant renouvellement. Les savants français des XIX^e et XX^e siècles, architectes pour la plupart, incarnés par Louis Robert (même s'il n'était pas architecte), y ont apporté une contribution importante, mais l'absence d'une institution permanente aussi forte que l'École française d'Athènes ou l'École française de Rome a eu pour conséquences une continuité moins soutenue de la recherche et une visibilité moindre des résultats. Ce déficit scientifique n'a pas été entièrement compensé par l'existence de travaux certes mémorables, comme les fouilles de Bernard Haussoulie, d'Ernest Leroux et d'Emmanuel Pontremoli à Didymes à la fin du XIX^e siècle, ou plus récemment la fouille du temple ionique hellénistique du Létôon de Xanthos par Erik Hansen et Christian Le Roy¹. Les événements politiques ou des circonstances fortuites ont parfois imposé l'abandon de travaux prometteurs, comme ceux de Félix Sartiaux à

Phocée, d'Yves Béquignon et Alfred Laumonier à Téos, de Roland Martin à Claros – ces derniers ayant heureusement repris depuis peu sous la conduite de Jean-Charles Moretti – ou encore de Laurence Cavalier et Didier Laroche à Smyrne au début des années 2000. L'aspect un peu chaotique de ces recherches traduit cependant le bouillonnement de l'activité qui règne en Asie Mineure et qui impose un suivi particulièrement attentif de la production scientifique internationale. Nous voudrions en donner ici un aperçu, en attirant l'attention sur trois excellents ouvrages rédigés par des chercheurs internationaux, couvrant une période chronologique large, abordant des vestiges architecturaux de natures variées et qui enrichissent, par des approches différentes, notre connaissance de l'architecture gréco-romaine en Asie Mineure.

L'ouvrage de Bonna Daix Wescoat, *The Temple of Athena at Assos*, est la publication intégrale du célèbre temple d'Athéna à Assos et de son décor, remontant à l'époque archaïque. Celui dirigé par Elaine K. Gazda et Diana Y. Ng, intitulé *Building a New Rome: The Imperial Colony of Pisidian Antioch*, est un recueil de textes actualisant les connaissances sur les monuments et l'urbanisme de la ville romaine d'Antioche de Pisidie. Enfin, le livre de Veronika Scheibelreiter-Gail, *Die Mosaiken Westkleinasiens: Tessellate des 2. Jahrhunderts v. Chr. bis Anfang des 7. Jahrhunderts n. Chr.*, est un corpus raisonné des mosaïques d'Asie Mineure occidentale de la fin de l'époque hellénistique à l'époque tardo-antique. De l'architecture au pur décor mosaïqué en passant par la mise en perspective des monuments d'une ville, le parcours ici proposé devrait permettre de mesurer la vitalité des recherches actuelles sur l'architecture de l'Asie Mineure antique, en mettant en résonance certaines de ses caractéristiques les plus marquantes : d'une part son éclectisme, d'autre part son évolution esthétique.

Éclectisme

En réalité, la publication de Wescoat n'est pas la première à porter sur le fameux temple d'Athéna². L'intérêt du présent ouvrage ne réside pas seulement dans un réexamen extrêmement attentif et prudemment critique des données connues, mais aussi dans la possibilité qu'a

eue l'auteur d'accéder aux résultats des fouilles menées par Ümit Serdaroğlu de 1980 à 1982 et d'y être associée de 1983 à 1987. Wescoat en a profité pour réexaminer l'ensemble du matériel architectural ainsi que la décoration qui en est indissociable, et elle les met en perspective avec beaucoup de rigueur afin de situer le temple et son décor dans l'histoire de l'art grec archaïque. Or le trait le plus marquant de cet édifice, selon elle, est son éclectisme, voire son incohérence. Son plan est rare, certaines de ses proportions le sont aussi, et l'on peut même observer des traits stylistiques contradictoires, les uns plutôt caractéristiques de la première moitié du VI^e siècle, les autres de la fin du même siècle. La particularité la plus inhabituelle réside toutefois dans sa parure sculptée car, si l'édifice ne disposait pas de frontons décorés, il n'en présentait pas moins une opulence décorative inédite dans l'ordre dorique : les métopes des deux façades et du pronaos étaient sculptées, et l'architrave

affichait sur les deux façades ainsi que sur une partie des longs côtés un décor de bas-reliefs représentant des scènes de banquets et des animaux réels (taureaux et autres) ou fabuleux (sphinx ; fig. 1). De plus, à l'époque archaïque, c'est le seul temple d'ordre dorique construit sur la côte de l'Asie Mineure et la raison de ce choix stylistique est loin d'être évidente. Aussi, la gageure qu'a relevée Wescoat en travaillant sur ce temple était particulièrement risquée, car elle s'est confrontée à la fois aux caractéristiques internes du temple et à ses rapports stylistiques avec les édifices contemporains, cet aspect étant à son tour rendu complexe par l'absence de critère matériel de datation et par l'incohérence des comparaisons entre les styles existants.

L'auteur montre que le matériau, la main-d'œuvre et l'architecte du temple d'Assos sont locaux, sans l'ombre d'un doute. Le choix de l'ordre dorique, lui, relève certainement d'une volonté de se démarquer de l'ambiance ionique qui dominait alors en Asie Mineure. Le tableau doit être toutefois doublement nuancé : d'une part, aucun modèle ni prototype n'est repérable et, d'autre part, le temple d'Assos révèle tout de même une forte influence des traditions artistiques de l'Asie Mineure. Du point de vue de l'architecture comme de la sculpture, cet édifice possède quelques points communs avec le temple H de l'Acropole d'Athènes, mais il présente également des affinités avec les édifices du Péloponnèse et de Sicile. L'utilisation même de l'ordre dorique est peut-être due à une volonté d'innover, mais l'exécution est locale et la meilleure explication est sans doute de l'attribuer à un architecte travaillant sans modèle précis et s'essayant au dorique sans en saisir toutes les finesses. En outre, certains détails (la crépis, le plan du *sèkos*) trouvent des affinités avec l'ionique d'Asie Mineure et avec l'iconographie sculptée ou vasculaire de cette région. Seul le bas-relief de la lutte d'Héraclès et du Triton renvoie clairement aux frontons de *pôros* de l'Acropole d'Athènes, mais tout le reste appartenant au bestiaire familier des artistes grecs de l'Est. On serait même tenté d'aller un peu plus loin que Wescoat et d'interpréter certains traits comme étant spécifiquement locaux : les proportions réduites de l'édifice, l'estompement de la crépis et la présence de

1. Restitutions du Temple d'Assos :
a. façade est ;
b. entablement des deux façades, disposition des blocs [WESCOAT, 2012, hors texte, n° 13 et n° 8].

motifs répétitifs créant une frise discontinue (sur l'architrave) sont des caractéristiques que l'on retrouve précisément dans l'architecture du nord-est de l'Asie Mineure (« frises » en terre cuite des simas de Phocée, Larissa) et de Lesbos (Assos était une colonie de Méthymna). En somme, s'il n'était pas dorique, le temple d'Assos s'inscrirait particulièrement bien dans l'ambiance artistique du nord-ouest de l'Asie Mineure, que l'on peut qualifier d'éolique mais qui révèle ici toute sa complexité (les sculptures présentent en effet des traits stylistiques phrygiens et surtout lydiens).

À Antioche de Pisidie, la prégnance du substrat anatolien apparaît moins nettement, mais cette ville romaine n'y est pas moins sensible. Son urbanisme régulier date probablement de ses origines séleucides, mais la ville fut ensuite profondément remaniée lorsqu'elle reçut sous Auguste une colonie romaine et fit l'objet d'un programme urbanistique dont les paraphernalies de l'empire accaparèrent le premier plan. La présence du temple d'Auguste révèle la double nature de cette ville : il apparaissait au visiteur antique dans l'écrin d'un portique à étage en demi-lune adossé au rocher taillé. L'étude nouvelle proposée par Benjamin Rubin dans *Building a New Rome* (GAZDA, NG, 2011, p. 33-60), illustrée d'une reconstitution en 3D, permet d'apprécier la mise en scène impériale du temple, qui semble avoir été en réalité consacré à Jupiter Optimus Maximus, à Auguste et au génie de la colonie. Or la réaffectation du temple à ces trois divinités apparaît, dans sa forme tripartite, comme peu romaine et fortement teintée d'hellénisme anatolien : Rubin y voit l'influence d'une élite locale gréco-phrygienne qui aurait réussi à préserver son influence dans la jeune colonie. La mise en scène du temple trouve des échos dans plusieurs sanctuaires indigènes anatoliens (disposition en terrasse du Létôn de Xanthos), même si la stricte axialité du dispositif est davantage romaine que grecque et fournit le point focal du réaménagement de la ville qui comprend aussi deux *plateiai* caractéristiques de l'Orient romain, dont une terminée par un majestueux nymphée. Le temple extra-urbain du dieu Mên est également typique de ces sanctuaires indigènes qui ont été maintenus et même promus à l'époque grecque puis à l'époque

romaine. Une véritable voie sacrée, ponctuée d'inscriptions rupestres, amenait le pèlerin à ce sanctuaire situé sur un sommet proche de la ville et réaménagé au II^e siècle après J.-C.

L'analyse urbanistique et architecturale d'Antioche permet aussi de fournir une nouvelle image de son théâtre. Il faut abandonner l'hypothèse d'une extension de cet édifice qui aurait empiété sur le tracé d'une rue et obligé à faire passer celle-ci dans un tunnel, au profit d'une vision plus simple et dynamique de ce monument qui fut transformé en arène vers la fin du III^e siècle après J.-C., comme cela est souvent le cas au même moment dans les théâtres d'Asie Mineure – région qui a accueilli un nombre infime d'arènes véritables. Hima B. Mallampati et Ünal Demirer proposent aussi un rapprochement intéressant entre le plan en hémicycle et la décoration sculptée du théâtre et du temple de Jupiter, deux monuments majeurs de la cité pouvant être associés au culte impérial (GAZDA, NG, 2011, p. 61-84). Enfin, Adrian J. Ossi montre que l'iconographie de l'arc d'Hadrien et de Sabine, dont il propose une nouvelle restitution (fig. 2), comporte des réminiscences de l'arc d'Auguste ainsi que des allusions iconographiques au culte de Mên, autre exemple intéressant d'association de cultes de natures diverses à des fins politiques, honorant aussi bien un empereur « importé » (tout en renvoyant à son glorieux prédécesseur) qu'une divinité indigène traditionnelle.

Les mosaïques de l'Asie Mineure occidentale permettent de détecter sur une durée encore plus longue l'éclectisme immanent à cette région du monde antique. Comme le montre la courageuse synthèse de Scheibelreiter-Gail, qui fournit et décrit la totalité de la documentation

2. Antioche de Pisidie, arc d'Hadrien et Sabine, restitution de la façade sud [GAZDA, NG, 2011, fig. 5.13].

3. Plan de la Casa dei Mosaici, lasos [SCHEIBELREITER-GAIL, 2011, fig. 321].

aujourd'hui disponible, l'Asie Mineure a mis au point un art remarquable de la mosaïque au cours de la période hellénistique, tout particulièrement à Pergame, si bien que l'un de ses grands noms, Sôsos, eut l'honneur d'être le seul mosaïste nommé cité par Pline (NH, XXXVI, 25, 184), à propos de son fameux *asarôtos oikos*. C'est une des premières régions qui expérimente les tesselles polygonales, puis les tesselles cubiques dès le I^{er} siècle avant J.-C. Dans ce contexte, on voit apparaître au I^{er} siècle avant J.-C. des sols cimentés avec un décor linéaire très simple dessiné au moyen de tesselles. Cette innovation est à mettre au compte de l'installation de Romains ou du moins d'Italiens. La variété des techniques qui se développent ensuite témoigne d'une grande liberté et du caractère local des ateliers : on voit en effet apparaître des sols réalisés en *tessellatum* aussi bien qu'en techniques mixtes de diverses natures (*opus sectile*, *opus signinum*...). L'une des qualités du livre de Scheibelreiter-Gail, bien ordonné mais qui souffre de la surabondance de la documentation, est précisément de montrer qu'à côté des exemples des maisons de la pente à Éphèse, numériquement dominantes parce que bien conservées et bien fouillées, le reste de la côte de l'Asie Mineure, du nord au sud, présente des mosaïques nombreuses mais isolées qu'il est actuellement impossible de rattacher à des courants repérables, et ce en raison de la qualité inégale des fouilles et des publications. Toutefois, quelques tendances artistiques se dessinent : avec les influences occidentales déjà signalées arrivent les décors linéaires en noir sur blanc, caractéristiques de l'Occident romain et retrouvés évidemment en abondance à Éphèse. Les ateliers locaux vont rapidement faire évoluer ce style en y ajoutant des couleurs,

sans qu'il soit possible, comme le souligne prudemment Scheibelreiter-Gail, de détecter là une tendance linéaire qui pourrait fournir un critère de datation.

L'auteur rend compte aussi d'une évolution dans la composition des mosaïques, marquée par l'abandon progressif des constructions graphiques focalisées sur un tableau placé au centre de la pièce, séparé du pied des murs par des bandes de sol en mortier brut sans mosaïque, qui avaient fleuri à l'époque hellénistique. Progressivement, la mosaïque s'est étendue à toute la superficie des pièces, mais sa bordure extérieure était généralement faite en tesselles uniformément blanches, donnant l'illusion d'un tapis décoré posé sur un sol clair (fig. 3). Cette mise en œuvre des décors va à son tour évoluer entre le III^e et le IV^e siècle, de façon à diverger fortement de celle pratiquée dans les ateliers levantins, qui ont conservé plus fidèlement les traditions hellénistiques. Les mosaïques d'Asie Mineure occidentale voient alors en effet disparaître la bordure blanche et le décor s'étendre à la totalité de l'espace au sol (fig. 4). Cette évolution s'accompagne de l'enrichissement et de la

4. Éphèse, stoa des Alytarches vue de l'ouest [SCHEIBELREITER-GAIL, 2011, fig. 68].

multiplication de décors géométriques de plus en plus foisonnants. Ceux-ci fournissent parfois un cadre à des éléments figurés de petite taille inscrits dans des médaillons et se subdivisant en tapis, chacun caractérisés par une série de motifs donnés dans un cadre rectangulaire où l'on voit notamment se multiplier les décors cordés avec des effets illusionnistes de volume. Le présent livre illustre abondamment cette évolution, caractéristique de l'Asie Mineure.

Évolution des décors dans l'architecture

Des décors pour les dieux qui ornent le temple d'Assos aux décors privés des maisons tardo-antiques, en passant par les décors politiques des monuments impériaux d'Antioche, les livres qui nous intéressent ici présentent une gamme assez convenue des possibilités décoratives de l'architecture antique. Dans le même temps, ils fournissent aussi l'occasion de réfléchir sur les risques d'une analyse trop extérieure qui s'en tiendrait à l'identification de tendances aisément repérables et bien connues ailleurs. L'Asie Mineure développe à l'époque archaïque une floraison décorative qui doit sans doute beaucoup à sa prospérité économique ainsi qu'à ses contacts avec l'Orient : motifs végétaux (lotus, palmettes), animaux (réels ou mythiques), décors abstraits (ove, rais de cœur, astragales). Tous n'ont pas été créés sur place mais beaucoup ont été assimilés et se sont multipliés très tôt. D'un bout à l'autre de son histoire, la parure décorative s'étend et s'enrichit, pour répondre, entre autres, à une demande de plus en plus privée que Scheibelreiter-Gail nous invite à ne pas traiter de façon trop linéaire. Si le luxe décoratif est d'abord réservé aux dieux et devient progressivement accessible aux hommes, comme le prouvent les mosaïques et les peintures qui se multiplient à partir de l'époque hellénistique et envahissent désormais progressivement toutes les surfaces, Scheibelreiter-Gail montre bien qu'à l'époque tardo-antique, les églises et les bains en bénéficient presque autant que les maisons particulières.

Au-delà de la rémanence déjà soulignée de traits indigènes, qui infléchit évidemment le cours des arts, la confrontation des trois ouvrages ici considérés permet de détecter, sous les tendances

générales des époques parcourues, un certain particularisme de l'Asie Mineure. L'architecture archaïque de cette région trouve en quelque sorte dans le temple d'Assos l'exception qui confirme la règle de son époque, par l'emploi hétérodoxe qui est fait de l'ordre dorique : nous avons affaire à un architecte imaginatif qui butine dans les réalisations de son temps les éléments d'un édifice hors norme, dont Wescoat démontre avec excellence que les critères d'analyse architecturale habituels aboutissent à des résultats contradictoires (WESCOAT, 2012, p. 204-231). Le décor sculpté du temple lui-même n'est que faussement ionisant : assurément, la frise continue est une forme décorative propre à plusieurs temples ioniques de l'époque hellénistique, mais par la suite on la trouve dans des édifices très divers, comme le Parthénon (dorique) ou le monument des Néréides (ionique). Nous n'avons toutefois pas affaire ici à une véritable frise, car chaque bloc de l'architrave se présente comme un panneau sculpté indépendant et sans continuité. Seule la juxtaposition des blocs donne l'illusion d'une frise continue tout comme dans les simas moulées en terre cuite de la même époque. De plus, comme le souligne Wescoat (WESCOAT, 2012, p. 232-235), on ne peut parler ici de programme iconographique puisque les images sont empruntées à des répertoires divers et sans grand rapport entre eux (sphinx, Pholoé, fauves, banquet). Il s'agit donc de pures « images pour les dieux », en aucun cas d'un programme religieux analogue à ceux des tympans de nos cathédrales.

Totalement différente et assurément plus convenue est l'utilisation qui est faite de l'architecture à l'époque impériale dans une colonie romaine comme Antioche. Un véritable programme est mis au service des empereurs dans une visée de propagande réfléchie et gravée dans la pierre des bâtiments et des statues. Les articles réunis dans le livre de Gazda et Ng montrent bien l'aspect à la fois social (rapports entre colons et indigènes) et politique (culte impérial) de cette utilisation cohérente, programmée et à grande échelle de l'architecture et de sa décoration ainsi que d'un urbanisme focalisé sur le temple du culte impérial (GAZDA, NG, 2011, p. 61-84). Cette pratique se retrouve évidemment ailleurs dans le monde romain, mais elle

prend un relief particulier en Asie Mineure du fait de la vitalité des traditions et de la culture gréco-indigène qui y fleurissaient avant l'irruption de la colonie romaine.

Enfin, avec le développement précoce de l'art de la mosaïque sur la côte de l'Asie Mineure se prépare l'extraordinaire épanouissement de l'époque tardo-antique, décrit dans l'ouvrage de Scheibelreiter-Gail. Les mosaïques envahissent alors littéralement les maisons (les plus luxueuses en tout cas) et sont un peu moins présentes dans les édifices publics civils. Ce dernier ouvrage n'évoque que marginalement les aspects architecturaux, qui ne sont pas son sujet, mais il met de ce fait encore plus en avant la luxuriance décorative des mosaïques qui caractérise au premier chef cette époque sans lendemain et aboutit pour ainsi dire à une subversion de l'architecture traditionnelle, puisque le décor y prend très largement le pas sur l'art de la construction, alors plutôt en retrait. Les thèmes des décors privilégient les allusions épicuriennes à l'abondance et à la vie tranquille tout en conservant quelques évocations mythologiques qui leur sont liées (cortèges marins ou dionysiaques) mais, curieusement, il s'avère difficile de détecter de véritables programmes, ces choix semblant davantage liés à un simple souci de décoration.

Éclatée tout au long de son histoire en ateliers de construction locaux, que ni les royautes hellénistiques ni l'empire romain n'ont homogénéisés, l'Asie Mineure offre aux chercheurs un champ unique par sa richesse et sa variété. Les trois ouvrages ici considérés montrent qu'elle peut être appréhendée par des biais divers et que chaque démarche offre des apports légitimes et féconds. Dans le domaine antique, où une certaine conception contemporaine de l'archéologie tend parfois à disqualifier l'histoire de l'art, il est réconfortant de constater que l'étude de l'architecture a encore une ample matière et fournit toujours des fruits savoureux.

2. Joseph T. Clarke, Francis H. Bacon, Robert Koldewey, *Investigations at Assos: Drawings and Photographs of the Buildings and Objects Discovered during the Excavations of 1881-1882-1883*, Londres, 1902-1921 ; Ursula Finster-Hotz, *Der Bauschmuck des Athenatempels von Assos: Studien zur Ikonographie*, Rome, 1984.

Jacques des Courtils, université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, I.U.F.
jdes-courtils@orange.fr

Mots-clés

architecture, dorique, ionique, opus tessellatum, urbanisme

1. Erik Hansen, Christian Le Roy, *Le Temple de Léo au Létôn de Xanthos : étude architecturale*, (Fouilles de Xanthos, XI), Aarhus, 2012.